



Enfances

Patrick Blanchon

Table des matières

3	Prologue
6	Portraits à hauteur d'enfance
9	coffres, boîtes et tiroirs de l'enfance
13	Aveuglé par le rêve
15	Terrassé par la fièvre
19	Liste de merveilles dans l'enfance
23	Des voix fantômes à présent
28	chambres à air
30	Trois moments en suspens
34	quelques chambres

Prologue

Les saisons arrivent, s'en vont, reviennent ; elles reviennent presque pareilles, d'une année à l'autre, avec leurs signes répétés qu'on finit par reconnaître avant même de les comprendre. Ce rythme-là, l'enfant ne l'apprend pas dans les livres : il l'apprend par le corps, par le cœur, par les odeurs et les changements de lumière, par la terre qui colle aux semelles, par l'air qui pique ou qui se charge d'une douceur suspecte. Il sait, sans savoir le dire, quand l'automne approche ; il sait quand l'hiver se prépare ; il sait quand l'été s'achève, rien qu'à la façon dont le soir tombe et dont les fenêtres se remettent à briller plus tôt. Et pourtant, malgré la ville d'où il vient — si peu de temps passé en elle — il ne se sent ni des villes ni des campagnes : il se sent comme quelqu'un de passage, traversé par les saisons comme on est traversé par une musique qu'on n'a pas choisie. Quand il fait beau, il se laisse prendre ; quand il fait gris, il s'étonne ; quand il pleut, il tend les paumes ouvertes pour sentir l'eau froide s'y poser ; quand il neige, comme tous les enfants, il fabrique des boules de neige et il regarde la vapeur sortir de sa bouche comme une preuve qu'il est vivant. Il aurait voulu se laisser vivre ainsi, porté par le temps, comme autrefois porté dans un ventre. Mais l'histoire n'est pas d'accord avec ce projet ; elle lui propose une entrée brutale. Il perd le confort du ventre un mois trop tôt : prématuré. Il arrive au monde avec un manque d'informations qu'il ne saura jamais nommer, mais qu'il sentira longtemps comme une lacune dans l'usage du réel. Très vite, l'accueil devient urgence : la lumière trop blanche, les bips réguliers, le plastique, l'odeur d'alcool, le coton qui gratte, les scotchs sur la peau, les tuyaux qui montent vers le visage. Une prison de verre. On l'entube, on l'appareille, on le retourne avec des mains qui vont vite, et le voici seul, minuscule, dans un vaste monde qui ne le reconnaît pas. Il a peur, mais il n'a pas les mots ; il n'a que cette sensation de vide à combler, comme une page blanche au milieu d'une nuit sans bord. Au-delà du plexiglas, des silhouettes passent, des voix s'approchent puis s'éloignent, des odeurs étrangères s'accrochent un instant ; parfois, il y a une éclaircie, quelque chose de plus doux : elle est là, il la sent, il la devine dans une chaleur, dans un souffle, dans

une voix qui se pose ; puis il la perd à nouveau, et la joie, coupée net, laisse place à une peine qui n'a encore ni nom ni histoire — seulement une béance, et toute une vie de nouveau-né contenue dans cette alternance : présence / absence. Plus tard, il partira aussi du primaire comme il est parti du ventre : trop tôt, ou trop de côté. Il n'aura pas la suite des histoires tissées depuis la maternelle, les liens déjà installés, les mêmes comptines, les mêmes habitudes ; il arrive dans un récit commencé sans lui. Il perdra la maison, le jardin, les champs, les collines, la forêt, et, presque aussitôt, son accent. Il le sent sur sa langue comme on sent un caillou : il gêne, il trahit. Alors il tente de le lisser, de parler « pointu », et cette correction-là devient une autre perte, plus sourde : une façon de se fondre, de ne pas se faire remarquer, de ne pas donner prise. Il retrouve pourtant, certains matins d'hiver, une évidence qui n'a pas besoin de phrases : la neige, ce grand tapis blanc, et les merles posés dessus comme des points noirs. Il suit l'empreinte de leurs pattes, ces minuscules traces en V, jusqu'à l'endroit où tout s'arrête d'un coup ; il reste là, à regarder, à chercher la logique de la disparition. Parfois, on gratte à mains nues le froid pour voir plus clair : on casse la croûte gelée, on atteint le noir en dessous, la terre humide, lourde ; pas de merle, pas de grive. On n'a pas vu l'envol. C'est peut-être ça, se perdre : disparaître sans que personne n'ait vu le moment précis où l'on a quitté le sol. L'envol n'appartient pas au présent ; il se produit hors champ, comme les saisons qui changent sans qu'on surprenne jamais l'instant exact du basculement. Tant de choses nous traversent, et on n'en retient qu'une poignée, et encore, mal. Quelle heure est-il ? Il ne sait pas le dire en regardant les chiffres romains de l'horloge ; il ne sait pas lire ce temps-là, ce temps dessiné. Il aimerait pouvoir dire, comme un grand, « il est douze heures », « il est vingt heures », avec l'assurance d'une phrase qui ferme la discussion. Mais apprendre a un prix : du temps à perdre pour apprendre le temps. Dehors, on se débrouille sans précision ; le soleil donne l'heure, même quand il est caché, à la façon dont la lumière tombe sur le mur, à la longueur des ombres, au froid qui remonte du sol. Dans la cuisine, les paroles des adultes passent comme des consignes : mettre la table, faire le ménage, ranger le bois sous l'appentis, travailler bien à l'école, dire bonjour, dire au revoir, ne pas pleurer, ne pas faire

d'histoires. Il entend ces phrases et il voit les visages qui les prononcent : la fatigue dans les yeux, la bouche serrée, l'habitude qui remplace la douceur. Un jour, il faut couper l'arbre : son ombre gêne le voisin et son potager. Il revient de l'école et il n'y a plus que du vide au milieu de la cour ; un tronc net, des copeaux au sol, une odeur de sève, et cette impression qu'on a retiré quelque chose du monde sans prévenir. La stupeur ressemble à un bruit sec : comme un coup de fusil dans la neige, quand un homme vise les merles ; après, on peut suivre les gouttes de sang sur le blanc, on peut suivre une trace jusqu'au bout, et au bout il n'y a pas une leçon, il y a un oiseau mort, et une tristesse qui s'installe sans qu'on sache quoi en faire. Plus tard encore, c'est quand il perd goût aux choses usuelles — quand l'usage général se décolle — que remontent l'ennui et les odeurs d'enfance : l'humus des bois, le roux des feuilles, le silence des arbres, leurs têtes lentes qui bougent dans le vent. Il essaie parfois de prononcer leurs noms ; la gorge se serre, ça ne vient pas. Il est presque au bord de quelque chose, comme au bord d'un mot qu'on a sur la langue et qui refuse de se donner. Et il comprend, sans l'expliquer, que ces pertes-là ne sont pas des épisodes : elles sont un prologue qui n'en finit pas, une manière d'entrer dans le monde en laissant derrière soi, à intervalles réguliers, des morceaux de soi, tandis que dehors les saisons continuent, indifférentes, à faire leur travail.

Portraits à hauteur d'enfance

Les Gassion

En semaine, l'enfant est déposé chez les concierges. Tout le monde entre, il n'y a pas beaucoup de place dans l'ascenseur. Il y a une odeur de graisse et d'encaustique. La porte se referme doucement, lentement : il faut attendre, être patient. Puis il y a un clic, signe que tout est paré à la descente, et la machinerie s'ébranle ; on descend en s'étonnant que le tapis rouge ne commence qu'à partir du troisième. Des tiges dorées le maintiennent au creux de chaque marche. La cabine d'ascenseur en bois — est-il précieux ? on ne le sait pas — évoque la cabine de Némó dans Vingt mille lieues sous les mers, d'après une gravure vue dans un livre. Sur une applique en bois, des boutons ronds, peut-être en porcelaine : il y en a sept, plus un menant aux caves de l'immeuble. Les chiffres sont noirs et romains. Les Gassion habitent à l'entresol, derrière une porte vitrée avec des rideaux de dentelle et, accrochées aux rideaux, de grosses cigales lisses et brillantes, en plastique. L'odeur de soupe vous arrive directement dans le nez dès qu'on sort de l'ascenseur. Il y a une petite plaque à droite de la porte : « Gassion, concierges ». Au sol, un linoléum qui brûle les genoux. Sur la table, une toile cirée jaune, avec encore des cigales en décoration. On baisse la poignée de la porte des Gassion et, en entrant, on prend tout d'un coup le chant des cigales, celui des inséparables, l'odeur de soupe, et d'autres encore, moins faciles à identifier. Le mari de madame Gassion a fait la guerre de 14-18. Et ils ne sont pas pingres : il y a toujours des bonbons dans un pot en verre posé sur la table. Des bonbons qu'on doit sucer plutôt que croquer, dit madame Gassion, qui est une femme gentille. Le soir, c'est la libération : on sort de la loge et on remonte dans l'ascenseur. Les grands-parents ne disent pas grand-chose. On s'arrête au septième. L'enfant voudrait avoir un chien, mais moins vieux et malade que celui des Gassion.

Odette

Odette vient parfois le dimanche. Elle a l'accent du Bourbonnais et des chaussures à talons aiguilles. Avec la grand-mère, elles s'assoient dans la cuisine sur des chaises en formica blanc. Sur la table, on pose des mazagrans pour boire le café. Elle doit venir après les repas, pendant que le grand-père s'enferme dans la chambre pour faire la sieste. Odette apporte avec elle un nuage odorant inédit, mais qu'on finit par reconnaître presque quand elle arrive derrière la porte d'entrée de l'appartement. Parfois, l'enfant a droit à un canard : on coupe un sucre en deux et on le plonge dans le café. Des pigeons viennent se poser sur la margelle de la fenêtre : c'est un moment paisible. Odette est en froufrous, en froissement ; elle a les ongles rouges carmin et elle met longtemps à ôter son manteau. Parfois, elle ne le retire même pas : elle met son sac à main sur ses genoux et elle boit son café à toutes petites gorgées, en parlant de choses et d'autres que l'enfant ne comprend pas.

Marcel

Marcel est un vieux type, ami du grand-père. Parfois, l'enfant accompagne le grand-père, qui conduit sa camionnette-tube Citroën avec une seule main. De l'autre, il tient souvent une cigarette. Des Gitanes blanches. Chez Marcel, c'est quelque part dans le 15e, on y arrive à n'importe quelle heure : c'est un bazar merveilleux. Il y a de tout. Des jouets, des chevaux de bois, des piles de journaux, de magazines, des vêtements sur des cintres accrochés à des tubulures, des bandes dessinées. Marcel ne dit pas grand-chose, et le grand-père non plus. Ils se connaissent bien. Prisonniers ensemble chez les Allemands, au service du travail obligatoire. Du coup, depuis, ils n'ont plus jamais travaillé pour un patron. Ils sont à leur compte. Marcel veut parfois tailler les oreilles de l'enfant en pointe. Il sort un couteau et le brandit. C'est effrayant, ça compense presque le merveilleux du bazar, ici.

Totor

Totor aussi veut couper les oreilles du gamin en pointe. C'est sans doute une mode. On a peur au début, puis on comprend que c'est juste pour dire quelque chose. Des montagnes de pommes de terre, de carottes, de choux, et la voix de stentor de Totor couvrant le brouhaha du marché, boulevard Brune. Puis celle des autres marchands, dont le grand-père, les poules et les lapins du Gâtinais. Et puis l'enfant sera initié ainsi, Totor lui dit : faut gueuler pour attirer le chaland, mon petit vieux. C'est quoi ton cri de guerre, allez. Treize à la douzaine, les œufs, mes beaux œufs, tout frais pondus, approchez, mesdames, approchez, messieurs. C'est bien, et il met sa grosse paluche sur le crâne du gosse. Si les petits cochons ne te mangent pas, qu'il ajoute. Totor est mort d'un coup en tendant à une jeune femme une botte de persil. La vie tient à peu de chose. Puis, après le marché, les ouvriers de la voirie s'amènent et nettoient tout ; quelques passants récupèrent des légumes, des fruits talés dans les piles de cageots. La voix de Totor résonne encore un peu, et puis l'enfant passe à autre chose.

coffres, boîtes et tiroirs de l'enfance

La case.

Un pupitre à plan légèrement incliné, avec dessous une case où ranger les livres, les cahiers. Il y a, dans un angle, un encrier de porcelaine blanche, et aussi une rainure un peu plus loin sur le plan de travail pour placer un porte-plume. Il faut tendre un peu le bras pour attraper le manche, attendre que l'encrier soit rempli d'encre, la plupart du temps violette, vérifier la propreté de la plume sergent-major. Les neuves sont souvent les plus décourageantes car trop rigides, trop rêches, contraires à la volonté naissante de la main de dessiner des lettres. Une fois la plume un peu usée, c'est en revanche une sinécure. Dessiner des lettres selon l'appellation en vigueur, anglaise, avec des pleins et des déliés. Ne pas oublier de tirer un peu la langue sur le côté de la bouche, comme si la langue servait de gouvernail à la main pour bien écrire. La case est toujours en désordre. On y trouve à tâtons différentes matières : la croûte du pain, la peau lisse d'une pomme, les bosses d'une ou deux châtaignes, voire même la surface molle et fondante d'un carré de chocolat noir posé à même le contreplaqué du socle. Lancer une main à la quête du contenu de la case, c'est mettre la main dans la Bocca della Verità ; si on la retrouve indemne, on est soulagé. Et surtout, ensuite, apporter à la bouche la trouvaille sans être vu : voilà la prouesse. Sinon, gare : on prendra un coup de règle en bois sur le bout des doigts, ou bien on ira au coin, bonnet d'âne, on sera montré du doigt comme gougnafier, on devra copier cent fois, à la plume et à l'encre violette, sans pâtre : « Je ne dois pas manger en classe. »

La bibliothèque de l'école communale.

Quelques rayonnages dans un coin de la grande salle de classe, près du poêle. Peu de livres : Les facéties du sapeur Camembert, les contes d'Andersen, de Perrault. Quelques exemplaires du Clan des Sept ou du Club des Cinq. Un grand Michel Strogoff, avec des planches illustrées. Quelques dictionnaires,

mais si lourds qu'on ne les ouvre quasiment jamais. Évidemment Le Grand Meaulnes, puisque Alain-Fournier est une des célébrités du coin. Tendre le bras et attraper un livre engage beaucoup de choses. Le regard des autres sur soi, notamment. Celui des filles, en particulier. Une nette préférence pour Le Sapeur Camembert. C'est celui-là sur lequel je jette mon dévolu régulièrement. Et aussi sur Le Général Dourakine de la Comtesse de Ségur. Deux personnages ridicules dans lesquels je me reconnais certainement. Ensuite tenir le livre, l'ouvrir et s'absorber dans la lecture. Relire les mêmes pages, oublier tout ce qui se tient autour. Entrer complètement dans le livre. Puis imiter le langage, ce grand plaisir : « Serai-je-t-y assez heureux si vous me feriez celui de me demander un service que je serais rudement satisfaisant d'vous obtempérer ? » Faire rire les camarades, les filles. Puis être encore une fois puni parce qu'on a fait le pitre. Copier cent fois : « Je ne dois pas faire le pitre en classe. »

Le buffet Henri II

Un gros meuble ouvragé comme une cathédrale gothique trône dans la salle à manger parisienne, puis dans la salle à manger de la ferme. C'est le même meuble, de couleur marron, encombrant, mystérieux. Deux gros tiroirs pleins de secrets et de mystères au-dessus des placards contenant la vaisselle du dimanche. Les tirer demande un effort considérable. Et lancer la main à l'intérieur ensuite, alors qu'on n'y voit goutte, demande une certaine dose d'imagination. Toucher du bout du doigt les objets relégués là. On ne sait jamais sur quoi on va tomber : jeux de cartes, dés à coudre, bobines de fil, pince à sucre, vieilles pièces trouées. Rubans attachant des paquets de vieilles lettres, boîte à jetons de bésigue. Plus que les trésors que la main y rencontre, l'empreinte d'ouvrir en cachette de tels tiroirs excite. Dans la partie supérieure, il faut monter sur une chaise pour atteindre les poignées des placards. C'est plus périlleux. Mais c'est aussi là que sont réservés, dans des bocalx ouvragés, les biscuits, les pâtes de fruits. Ces contenants ne semblent s'épuiser jamais, ils sont toujours pleins. On parvient à ouvrir enfin la porte du placard, on les aperçoit briller lentement dans la pénombre des étagères. Le cœur bat dans les

tempes. Puis soudain on entend un pas qui se rapproche : dommage, on n'a pas le temps, il faut déjà sauter de la chaise, la remiser sous la table à quelques mètres, prendre l'air le plus abruti qu'on peut, avoir l'air de rien.

Le tiroir sous le lit

Jusque-là, je n'avais connu que des lits doubles, massifs, des lits dans lesquels de nombreuses personnes étaient certainement mortes bien avant ma naissance. Et puis, un jour, on m'offrit un nouveau lit plus moderne. Un lit, une seule place, avec un grand tiroir dessous. Libre à moi d'y ranger tout ce que je désirais. J'avais trouvé du carton pour confectionner des compartiments. Dans l'un, je rangeais mes billes ; dans un autre, mes poésies ; dans un autre encore, mes collections d'insectes. Dans un autre encore, mes expériences — notamment, j'étais fasciné par la transformation des asticots en mouches. C'est donc en laissant là quelques denrées, de vieux morceaux de fromage, que je découvris ces étonnantes métamorphoses. Bientôt, la chambre fut entièrement peuplée de mouches qui toutes obscurcissaient la fenêtre, cherchant désespérément à rejoindre le jardin, la nature environnante. Un grand moment. Puis on m'ôta le grand tiroir, prétextant que je n'en avais plus besoin pour commettre de telles bévues.

La boîte de couleurs

C'est une grande boîte de couleur acajou, et qui fit grande impression quand mon père, revenant de voyage, la plaça sur la table de la cuisine. Puis il l'ouvrit et nous vîmes alignés de jolis tubes de couleurs à l'huile. Une palette de bois, des flacons vides, et quelques pinceaux. Ma mère crut que c'était pour elle, moi je crus à un cadeau pour moi, mais à la vérité rien n'était juste. Mon père revint avec une immense toile vierge et le week-end qui suivit, il s'installa dans une pièce de la maison pour peindre un gros bouquet de glaïeuls qu'il n'acheva du reste jamais. Puis il repartit en voyage, ma mère rangea la boîte, puis on n'en parla plus durant quelques années. Jusqu'à ce qu'elle se mette elle aussi à la

peinture. Les tubes étaient au même endroit que nous les avions vus la première fois, j'assistais à la seconde ouverture de la boîte, puis à de nombreuses séances de peinture par la suite. Toujours la même boîte, toujours les mêmes tubes, le contenu paraissait littéralement inépuisable. Et pendant ce temps-là, les murs du salon se couvraient de petites reproductions de petits maîtres flamands. Mon père ne retoucha jamais un pinceau. Et ma mère décida un jour qu'elle n'avait pas assez de talent ou de créativité, et on remisa à nouveau la boîte de couleurs au grenier. Ce fut des années plus tard, lorsque je dus vider la maison familiale, que le souvenir de cette boîte de couleurs me revint. Où était-elle passée ? Je fouillai la baraque de fond en comble, en vain, sans jamais la retrouver. Ce fut une petite douleur véritable, car parmi tous les objets attachés au souvenir de ma mère, cette boîte de couleurs me manqua soudain cruellement. Puis, au hasard de la vie, j'en découvris une en tous points similaire dans un vide-greniers des années encore plus tard. En l'ouvrant, je revécus à peu de choses près la même émotion que la toute première fois, enfant. Je possède toujours cette boîte remplie de tubes de couleurs neufs. Jamais je ne les utilise. De temps en temps, je la place sur ma table de travail dans l'atelier, je l'ouvre, j'admire les tubes, la palette, les flacons, les pinceaux. Puis je la referme comme on referme un vieil album photographique, avec la sensation d'avoir rendu hommage à mes fantômes.

Aveuglé par le rêve

Aveuglé. Qui me l'a dit, sinon celle ou celui qui reste invisible ? J'imagine, je fuis, je cours parfois à perdre haleine ; je descends l'escalier en colimaçon quatre à quatre pour retrouver dehors, le ciel, vaste, et dessous les collines, et sentir la brise sur les joues, comme une preuve. Aveuglé — mais par quoi, et depuis quand ? Je ne sais pas répondre, parce que je ne sais même pas que je suis un aveugle. Les autres, eux, ont des phrases toutes prêtes : il ne fait attention à rien ; il est brouillon ; il répond à côté. Ils me regardent, ils tranchent, et à force d'entendre la même sentence je finis par l'avalier, par parler à travers elle, par fabriquer des mots qui rassurent, les mots qu'ils attendent. Des mots creux, qui font leur travail : cacher, détourner, faire écho. Aveuglé, j'avance à tâtons ; je connais le monde par les chocs, les peaux, les matières, les odeurs, les sons, et le bâton si l'on m'en donne un. Ai-je eu peur, ai-je eu envie de voir ? Je ne sais plus : il m'a guidé à la place du souvenir. Par la main, par une voix, par des absences répétées qui finissent par remplir toute la pièce. Il me dit : plutôt que voir, invente ; fabrique ; transforme. Grimpe dans l'arbre. Arrache une branche. Écorce jusqu'à l'aubier. Fais-toi un arc, fais-toi des flèches. Il grimpe avec moi : même élan, mêmes hésitations, mêmes genoux râpés ; le sang coule — il est rouge, dit-il — et malgré la douleur il y a ce plaisir brut d'être enfin plus haut, plus près des oiseaux, à se retenir aux branches. Puis il tranche : si tu n'y arrives pas, redescends ; essaie le lance-pierre. Aveuglé par l'idée du lance-pierre, je trouve l'atelier de couture, je tâtonne, je saisis les grands ciseaux ; je coupe dans une chambre à air des lanières noires. Il faut la fourche, le V : une branche qui accepte la main. J'attache le caoutchouc, je place une pierre — pas trop grosse — et j'entends encore sa phrase : lance, et tu verras. Alors je tire des flèches, je jette des pierres, je regarde sur l'eau des mares comment un caillou rebondit, comment il peut aller loin sans "viser" au sens des adultes : comprendre comment toucher sans forcer, comment atteindre sans imiter, comment se dégager du but qu'on nous plante dans la tête, cette obligation de réussir. Vaincre, d'un seul geste, la crainte et le désir. Et pourtant je sens revenir un désir plus nu : voir, une fois, vraiment ; retrouver l'éclat premier, quelque chose qui aurait été net, posé, certain — et aussitôt le doute : et si ce

“vraiment” n’avait jamais existé ? si je l’avais rêvé ? Puis les paupières se durcissent ; ça fait comme des écailles ; on les ferme et ça claque, volet de fer. On revient à la nuit première : solitude sans étoile, silence épais. On sait, enfin, que l’on est aveugle. C’est un premier pas. On titube, on tombe, on se relève. Et dans ce noir-là, il y a une chose étrange : on voit tout cela. On les voit comme je vous vois. C’est, effectivement, du jamais vu.

Terrassé par la fièvre

Le mot « terrassé » provient certainement d'un de ces livres de contes dont j'étais extrêmement friand entre 7 et 9 ans. Le héros s'y retrouve toujours terrassé par les épreuves. Et quand j'essaie de me figurer ce mot, c'est un espace plat recouvert de pierres plates, de planches, tout à fait comme on peut se figurer une véritable terrasse. Chose étrange car, dans mon souvenir, nous n'avions pas de terrasse, juste une cour en terre battue. Et plus loin un jardin avec des allées au cordeau. Donc, l'idée d'être terrassé par quelque chose — une épreuve, un coup dur — je l'imaginais toujours provenant de l'extérieur, du monde. Ce fut le jour où je fus malade de la varicelle que je compris que l'on pouvait aussi être terrassé de l'intérieur. Par une grosse fièvre, notamment, qui vous cloue proprement au lit en vous faisant osciller, en claquant des dents, entre des pointes de glace et d'autres de braises ardentes. En même temps, je m'étais étonné, ou presque réjoui, car il m'arrivait enfin quelque chose de sérieux. Je ne me souviens pas d'avoir été aussi malade avant cela. Le corps, qui jusqu'ici n'avait été qu'un moyen, devenait le sujet même de la maladie. Il était attaqué et se défendait comme il le pouvait ; ma tête, quant à elle, n'avait que très peu de voix au chapitre.

Ma mère avait tiré les volets et je voyais passer la lumière à travers. Je me tenais allongé là, dans la pénombre, malade certes, mais tranquille. Ce devait être une belle journée d'automne, l'une de ces journées où l'on se rend à l'école avec un peu d'espoir, un peu d'excitation et de nouvelles fournitures, sans doute un tout nouveau cartable. Voire même de nouveaux vêtements. Une journée où l'on va à la rencontre du vaste monde avec la sécurité chevillée au cœur de pouvoir, le soir venu, rentrer sans danger chez soi.

Mais le peu d'expérience que j'avais acquis de l'école, en ce jeune âge, me faisait déjà osciller entre la joie et le dégoût. La plupart du temps, je m'ennuyais en classe, et les moments de récréation me renvoyaient à une solitude que j'envisageais comme un rempart, tant j'avais peur des autres, de leurs brusqueries.

Il faut aussi, à ce moment de mon récit, que je dise combien, physiquement, je n'étais pas gâté. L'abus de sucreries, de denrées en tous genres, beurre, graisses et saindoux, m'avait affligé d'un embonpoint sérieux dont je ne prenais honte que sitôt que je mettais le pied en dehors de la maison. Ce handicap a dû jouer grandement sur la relation que j'installais petit à petit avec le monde, ou plutôt que je me défendais d'installer. Car avec cela, je me souviens d'une colère qui remonte à si loin que j'en ai perdu l'origine.

Je ne me sentais moi-même vraiment qu'au contact de la nature : le jardin, les arbres, les lapins, les poules, les insectes, les herbes, la terre que je grattais à pleines mains pour y creuser des galeries, la plupart du temps dotées d'issues tout à fait imaginaires. Ma vie d'enfant se construisait entre deux pôles : s'enfouir dans la terre ou grimper aux arbres. Des bas et des hauts, rien de plus juste. Lorsque j'étais seul, j'étais obsédé par ces deux positions du corps à chercher, et cela m'occupait tout entier. Je crois que tout le reste — la vie de famille, la relation aux autres — m'était un agacement permanent, tant je sentais toute la compromission qu'elle nécessitait.

Cette année-là, durant une quinzaine, je fus allongé à l'horizontale, terrassé par la maladie. C'était inédit. C'était une petite tragédie. Mais il fallait bien faire avec et, comme les héros de livres, découvrir comment la surmonter. Je crois que les deux ou trois premières journées, j'observais la chambre comme je ne l'avais encore jamais observée. Le bureau à cylindre, la commode, l'armoire à linge, les motifs de la tapisserie des murs : je fis très consciencieusement le tour de chacun de ces objets et je me fis, au bout du compte, la remarque que je ne les avais jamais vraiment vus tels qu'ils étaient. C'était déjà pas mal de me rendre compte de ça : que l'on puisse découvrir à quel point l'opinion qu'on entretient des objets qui nous entourent est superficielle quand elle n'est pas totalement erronée. Le bureau à cylindre venait de mon arrière-grand-père, qui nous l'avait cédé. Il y avait un grand repose-main de couleur verte (peut-être était-ce simplement un grand buvard), et de petites étagères où l'on pouvait placer du courrier, des notes, à l'intérieur de la partie cylindrique. Sous le

plateau, il y avait quatre tiroirs peu profonds. J'essayais de visualiser ce qu'il y avait été placé depuis que nous l'avions installé dans notre chambre. Les deux tiroirs de gauche étaient réservés pour mon jeune frère et les deux de droite étaient pour moi. Je fis des efforts pour tenter de me souvenir, mais rien ne vint. Ce fut ce qui me motiva, le troisième jour, à me lever et aller les ouvrir. Mon frère faisait collection de petites voitures de la marque « Dinky Toys ». Ses tiroirs en étaient remplis. Puis, quand j'ouvris les miens, je découvris qu'ils étaient vides.

Les jours suivants, je parvins à sortir de la chambre et à me rendre au salon. L'étage de la maison où nous vivions était tranquille. Mon père voyageait toute la semaine pour son travail, et ma mère, couturière, travaillait en bas, au rez-de-chaussée, à confectionner des robes de mariée. J'arrivais donc au salon face à la bibliothèque et découvris les livres d'Émile Zola, toute la collection brochée en simili-cuir des Rougon-Macquart. Je décidai donc, à ce moment-là, d'en entreprendre la lecture.

De temps à autre, la fièvre revenait et je fermais le livre que j'avais entre les mains pour me laisser aller à la maladie. Pour mieux observer son effet général sur mon corps. Pour me laisser terrasser par elle. J'imagine que ce mécanisme d'abandon m'en rappelle un autre, fort semblable, lors des raclées que mon père m'infligeait de temps en temps. Le même « à quoi bon », le même abandon, la même stupidité perçue comme une découverte d'y opposer la moindre résistance. Ai-je fait le lien alors ? Je l'ignore. En tout cas, certainement pas aussi lucidement qu'à présent.

Il est possible qu'en tant qu'être essentiellement cérébral, et enfermé dans la cérébralité, tout ce qui pouvait me rappeler, d'une façon agréable ou pas, que je possédais un corps me rassurait. Souvent, la douleur l'évoque bien plus que le plaisir, d'après l'expérience qu'il me reste de cette époque.

Cette varicelle dura une quinzaine de jours, et outre le plaisir de lire, de me gratter les croûtes, de remettre en question ma vision étriquée du monde, je

découvris aussi l'ennui comme on découvre un nouveau monde tant espéré.

En fus-je amélioré par la suite ? Je ne le pense pas. Ce n'était guère autre chose que de simples prémisses. Mais tout de même, j'étais paré pour l'avenir d'une certaine manière. Le fait d'accepter la solitude, l'ennui, de ne pas les fuir à coups répétés de prétextes comme je le vis chez la plupart de mes contemporains joua certainement dans la construction de ce personnage que je devins par la suite. Encore que je ne prisse durant longtemps aucune position franche entre le statut de héros et celui de monstre, ainsi que me le résumaient en gros les contes de mon enfance. Il me semble que durant longtemps je fus cloué dans un entre-deux, au demeurant confortable. Confortable comme un lit moelleux dans lequel on patiente quand on est terrassé par la fièvre et la rage, qu'on passe du temps à vouloir les étudier.

Liste de merveilles dans l'enfance

En le faisant, on voit qu'il y a bien une difficulté. Écrire tout ce qui vient comme ça vient, dans cet ordre créé par le hasard de la mémoire ou de l'invention. Puis on se demande si on peut ordonner cette liste. C'est là le problème. Qui est-on pour s'imaginer plus fort, plus intelligent, plus malin que le hasard ? Déjà ça. Ensuite, la sensation que c'est une fabrication. Que si on commence à modifier cet ordre premier, si on se mêle de vouloir le changer, le modifier, on détruit quelque chose d'important. Pas loin de penser que c'est une transgression, que ce n'est pas bien parce que non naturel, artificiel. C'est là-dessus que je bute pour tout, pas que pour dresser une simple liste. Une volonté bizarre de non-ingérence dans la loi du hasard, quelque chose de fondamentalement primitif, certainement. Peut-être même de très sauvage. Donc j'écris comme ça vient, je choisis le hasard plutôt que de vouloir faire le malin.

Le rai de lumière, la porte de la chambre qui s'ouvre, sa silhouette, c'est elle. Et le bisou du soir sur le front, la joue ; ce baiser qui rend invulnérable pour traverser la nuit, rejoindre l'aube prochaine.

Tout ce qui surgit de l'ombre en pleine lumière, et doucement le fil de vierge qui passe lentement au-dessus de toutes ces choses.

Tout ce qui miroite et étincelle : lumière et ombres, contrastes, le mouvement et la fixité, les flaques d'eau et ce qui passe à côté.

L'odeur d'encaustique des vieux meubles ou du parquet.

L'odeur de l'essence dans le garage de Monsieur Renard.

Dans l'herbe encore humide de rosée, ces petits champignons blancs qui ont surgi comme par magie : des mousserons.

Le bruit d'une vesse-de-loup qui pète quand on marche dessus.

Une goutte de rosée prise dans les mailles d'une toile d'araignée : ça fait mouche.

Le saut d'une carpe dans l'étang, et sa gerbe d'eau et de lumière.

Un fruit mûr qui choit au sol, une pomme : quelque chose d'à la fois grave et gai, naturel en somme.

Le regard d'une petite fille qui s'arrête sur soi un tout petit instant, et c'est l'éternité.

Le vent sur la joue quand on pédale dans la descente en venant d'Hérisson pour rejoindre le vallon.

La cime des arbres quand on lève la tête et qu'on ne pense à rien.

La floraison du vieux cerisier en avril : la stupeur merveilleuse qui nous cueille tout à coup, l'éblouissement.

L'envol d'un oiseau : ce silence dans la partition inscrite sur les fils électriques.

La secousse qu'on ressent dans les mains quand on pêche un poisson dans le canal.

Faire la planche dans l'étang de Saint-Bonnet.

Nager sous l'eau en réussissant à ouvrir en grand les yeux.

La découverte épatante d'une pastille Pulmoll dans la boîte de pastilles Vichy.

Décocher une flèche au hasard et mettre dans le mille.

Le parfum du lilas au crépuscule quand on revient chez soi.

Le goût du citron.

Le goût de l'oseille.

Le goût d'un haricot vert cru.

Le goût d'un petit pois cru.

La fraîcheur quand on a bien chaud.

Regarder un insecte à l'aide d'une loupe.

Rêver qu'on a un cheval comme meilleur ami.

Réussir soudain à voler sans le faire exprès dans les rêves.

Marcher sans tomber sur la bordure du trottoir tout le long du chemin pour se rendre à l'école.

Sentir encore, dans une pièce, l'odeur de quelqu'un quand il n'est plus là.

Oublier un cauchemar quand il fait beau le matin.

Les grains de poussière qui traversent les volets de manière oblique.

Appuyer sur un interrupteur pour éclairer la pièce.

La première fois qu'on a le droit de se servir tout seul d'une fourchette.

La première fois qu'on réussit à couper son bifteck tout seul.

La première fois qu'on réussit à lire un mot.

La première fois qu'on écrit son prénom.

La première fois qu'on reçoit un bon point, une image.

La première fois qu'on réussit à faire des ricochets dans l'eau.

La première fois qu'on pédale seul.

Toutes les premières fois qu'on réussit à faire seul quelque chose sans effort.

La première fois qu'on a la sensation d'être entendu.

La première fois qu'on écoute vraiment.

Cueillir des cerises et les manger, puis pincer entre deux doigts le noyau pour l'envoyer promener.

Porter son premier pantalon long.

Avoir un cartable neuf.

Avoir une trousse et des choses à mettre dedans.

Écrire à la craie blanche sur une ardoise noire.

Observer un buvard, voir les lettres à l'envers, leurs nuances diverses, la profondeur que ça crée.

Des voix fantômes à présent

Peu assurée, mais parfois tout de même, oui, dans sa volonté de fermeté surtout — et qui doit lui coûter beaucoup — la voix de ma mère. Les intentions souvent contradictoires de celle-ci. Si différente en présence des autres, ou quand elle veut nous gronder, nous rappeler les règles, que lorsqu'elle s'approche du lit : son visage tendu vers un front, une joue, souvent le soir à l'heure du coucher, se penche encore vers nous.

Toute une météo liée ainsi au timbre, au ton d'une voix, et au silence quand elle ne parle pas, ne parle plus.

Un soir, en rentrant du travail, l'un des seuls messages reçus sur le répondeur, des années après ; je mets un moment avant de reconnaître sa voix, comme on ôte doucement, méticuleusement, une écharde sous la peau. L'expression « être à la merci » d'une voix.

Il est si banal d'entendre sa voix au travers des lettres que nous avons échangées. Toujours cette même difficulté à exprimer son affection, cette ambiguïté, et puis l'obsession de désirer faire de nous quelqu'un. Jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'une correspondance, justement, avec quelqu'un ; mais ce quelqu'un n'est pas soi. Il est quelqu'un d'autre, voire quelque chose d'anonyme d'un côté comme de l'autre, on l'imagine. Quelque chose s'est perdu, on reste sans voix mutuellement, littéralement sans voix.

Quand nous l'assaillons de désirs, d'envies, d'insistance, nous savons reconnaître au ton, à son inflexion de voix qu'elle tente de dissimuler en vain, par le fameux « on verra si c'est du lard ou du cochon ».

Leurs voix se sont couchées dans le lit des nôtres, comme se couche une rivière en son lit ; on peut parfois les sentir présentes en élevant, en observant attentivement la nôtre.

Des années plus tard, au téléphone, on me dit que j'ai la voix de mon père.

Des conversations téléphoniques, il ne reste que des fantômes de leurs voix, qui disparaissent dans le temps qui passe. Une fois par semaine, il semblait que ce soit une corvée qu'elle appelle les grands-parents ; puis elle nous passait le combiné que nous collions à l'oreille. Les premiers mots de ces échanges étaient ponctués de longs silences des deux côtés de la ligne. Il m'arrive de faire de même avec les petits-enfants. La même difficulté, comme un miroir de la leur.

Une voix comme une rivière roulant tantôt sur le gravier, tantôt sur le sable. Il ne suffit pas de s'éloigner pour ne plus l'entendre. Garder en mémoire les intentions d'une voix plus que son contenu : une transmission silencieuse.

Une voix aigre comme une prune et qui laisse derrière elle un écho acre. Mais on finit par s'habituer à cette âcreté comme à celle des prunes, voire parfois à la rechercher longtemps après qu'elle soit éteinte.

Une voix si vieille, et qui pourtant, à chaque fois convoquée, chante une chanson pour enfant, une comptine inquiétante. Ce que ça laisse comme impression effrayante quand elle s'arrête, surtout. Quand la source se tarit, quand on n'est plus que le véhicule de ce souvenir.

Dans le brouhaha, il ne m'est pas difficile de reconnaître son rire. Ça ne dure pas, c'est à la fois violent et fugace, mais l'écho reste, se déforme un peu avant de s'évanouir lui aussi, doucement. Le brouhaha des pensées, des souvenirs, de cette rapidité liée à l'instant présent.

Du haut de l'escalier, elle appelle mon prénom, le hurle quand je ne rapplique pas assez vite. Puis quand j'apparais, qu'elle me voit, elle est soulagée, respire plus calmement.

Elle dit à voix basse de soulever les feuilles mortes sans faire de bruit, de ne rien

faire pour attirer l'attention du garde-chasse dont l'apparition semble imminente ; puis elle glousse de satisfaction en prononçant les mots « cèpes », « girolles ». De ces moments, le plaisir lié à l'omniprésence du danger d'être pris la main dans le sac, et sa voix, son murmure, comme la brise sur les feuilles sèches.

Dans un rêve, une voix s'éloigne comme dans un labyrinthe ; je sais, comme on peut le savoir à cet instant, que c'est sûrement la mienne, qu'il me sera impossible de la rattraper.

Une voix chevrotante, un couteau qui épluche un bâton de réglisse : ça ne dure pas si longtemps, il rentre ensuite chez lui, il est veuf et vieux, c'est mon ami. Le jardinier qui vit en face de chez nous. Le père Bory. J'essaie de me souvenir de sa voix et, triste constat, je ne dispose que des mots « chevrotante », « couteau », « réglisse » pour me souvenir, à côté de celle-ci.

La voix aiguë et fausse de la voisine, et quand elle veut faire croire qu'elle est gentille, c'est encore pire. Cette obstination à vouloir toujours rester dans les aigus. Et la mienne à vouloir rester perché dans le cerisier, probablement un peu la même.

Dans leurs voix, le sens des mots n'avait plus d'importance, mais ce que trimballait leur souffle, leur respiration, leur histoire. Un décalage sensible.

Il m'arrivait encore d'appeler le répondeur pour me faire mal, puis sur cela aussi je tirai soudain un trait. Parce qu'un répondeur, c'est une machine qui emprisonne une fausse voix qu'on désire vraie.

Trouver le bon ton pour lire une poésie fut, depuis l'origine, un enfer miniature sur terre. Soit il y avait trop d'exagération, soit les mots devenaient neutres : je ne savais pas mettre l'accent sur l'important, j'ignorais tout de ce qui, pour eux — camarades de classe et professeur — comme pour moi, l'était.

Des voix sans importance, des silhouettes sans importance : une négligence créée par l'idée d'importance.

Plaisir d'écouter, vers l'âge de huit ans, la voix de ce chanteur. Il y a dans sa voix quelque chose d'énormément rassurant : un cheveu sur la langue. Et qui donne envie de l'imiter un temps, de chanter ses chansons avec le même cheveu sur la langue. Puis s'apercevoir du grand vide qui nous pousse à faire ça.

Suite à ça, chanter seul pour trouver sa voix, sans témoin gênant. De préférence en pleine nature, près de la mare aux grenouilles, aux alentours du crépuscule. Chanter en chœur avec les grenouilles. Risible et, en même temps, bien émouvant.

Trouver une voix, c'est s'abstraire d'une temporalité, ne plus tenir compte ni du temps ni même de l'idée que nous nous faisons de la fin des temps, de leur origine.

Et si le souvenir de ces voix était comme un phare ? Et si j'avais construit moi-même ce phare, m'appêtant à me lancer dans une carrière de naufragé perpétuel ?

La voix d'une personne incinérée est partout autour de nous dans l'air, comme emprisonnée dans l'air qu'on respire. Les voix de ceux qui demeurent sous terre sont plus étouffées ; elles sont en route vers l'intérieur, la rejoignent jusqu'à sa graine, son noyau, ne semblent plus si disponibles que ce que l'on pensait jadis des vivants.

Celle-ci encore, avec son accent dont il ne reste pour souvenir qu'écueils, l'étrange prononciation de ses discours, éraillée par les disques bleus sans filtre. « Tais-toi, dis rien, il comprend rien, c'est un enfant. » Et la colère dans quoi ça me met toujours un peu d'entendre ces mots mal prononcés. Ce devait être si vrai que c'était insupportable de l'entendre.

De cet autre, plus qu'un silence tant partagé le long d'allées de peupliers, des saules sur les bords de Marne : seulement ma voix apprenant le russe pour revenir parfois sur les lieux comme pour équilibrer le silence.

Ia ne lioubliou tchaï, ia lioubliou cacao... Je n'aime pas le thé, j'aime le cacao, mais toujours si présente, cette phrase apprise contre n'importe quel espoir, attente. Ia nié panimaïou, je ne comprends rien. Comme la voix sombre, comme tout ce que l'on pensait comprendre sombre aussi, peu à peu. On dirait qu'il y a eu une sorte de naufrage : un morceau de voix qui flotte, un phare au loin, des étoiles au-dessus de nos têtes et, partout autour, les éléments épars des fragments, la réalité qu'on ne sait pas bien dire.

chambres à air

Avant que je n'oublie son nom de la même façon que j'ai oublié son visage, sa voix, sa corpulence, son odeur, et, pour en arriver à lui ou à elle, à cet objet fascinant tant il recèle encore de potentiel pour fabriquer toujours, au sein de l'ennui, une diversion — cet objet si insignifiant pour mon entourage à cette période de ma vie et qui probablement l'est encore : la chambre à air (principalement de camion ou de tracteur) — prononcer tout haut « Monsieur Renard » ferait-il mouche ?

Monsieur Renard ! Voilà...

Monsieur Renard surgit et me la donne, la voici, elle est encore tout à fait nette, si lui est devenu tout flou. Une grande bande molle de caoutchouc, car elle a été vidée de tout son air. On peut ainsi mieux la plier et l'emporter comme une sorte de butin, de trésor. L'étudier.

Grise, c'est sa couleur — mais dont l'intensité n'est pas la même à l'extérieur qu'à l'intérieur. Si l'on essuie d'un revers de main la couche de talc à l'intérieur du boyau, on aperçoit alors un gris plus foncé, plus brillant, comme neuf.

Pour le savoir, avant, il faut dérober en douce une paire de gros ciseaux et découper la chambre à air. Rien n'est moins facile que de trouver l'angle, le point d'attaque pour effectuer une ouverture : la plupart du temps, par lassitude, on s'aide de la pointe de métal, en l'enfonçant dans la matière flasque mais toutefois extrêmement résistante du caoutchouc. Ensuite, il faut aussi de la force pour découper cette matière ; on progresse lentement, patiemment.

La chambre à air ne se laisse pas découper facilement. Il est nécessaire de s'armer de patience pour y tailler des lanières. Son odeur pourrait jouer le même rôle que celle dont se sert la plante nommée Népenthès pour attirer certains insectes, mais ce n'est pas la pourriture qu'elle exhale : plutôt une odeur d'usine, de piston, d'huile et de bielles, de labeur ; peut-être même,

certains jours avant l'hiver, vers novembre, un relent de tristesse, de malheur. Une vieille odeur d'air vicié mêlé à celle du caoutchouc.

À un moment, si l'on insiste, que l'on n'abandonne pas, elle semble consentir à se laisser découper, taillader, déformer ; elle accepte de perdre son vieux rôle fatigant de chambre à air pour devenir lance-pierre, corde d'arc, ou encore ceinturon, étui de revolver, holster.

On sent qu'elle résiste un peu encore, car il est presque impossible de la découper en lignes parfaitement droites, sans bavure : ça fait comme des dents, des crans de crémaillère, irréguliers.

Enfin, elle capitule, se laisse de plus en plus docilement percer par l'aiguille, le fil, s'abandonne à la fantaisie enfantine ; voire même, au terme de l'abandon, il est tout à fait possible qu'elle l'inspire.

Et finalement, le jeudi soir, sa dépouille gît dans un recoin de l'appentis, au bout du jardin. L'enfant l'a mise en pièces : elle ne sera plus jamais gonflée d'air, ni protégée par la dureté d'un pneu ; elle ne voyagera plus, ne traversera plus de frontière ; elle se décomposera lentement, en s'écaillant, se ridant peu à peu, tout comme se rident, s'écaillent les noms, les souvenirs, l'utile et l'inutile, dans le temps.

Trois moments en suspens

Pendant que grand-père s'enferme dans la chambre pour faire la sieste, grand-mère fait la vaisselle, range la cuisine, puis elle vient à la salle à manger, baisse le son de la télévision et dit :

Est-ce que tu t'ennuies ? Si tu veux, nous pouvons jouer ensemble, on peut faire une partie de petits chevaux.

Puis, sans attendre de réponse, elle ouvre le bas du buffet et prend le jeu : une grosse boîte en bois qui, lorsqu'on l'ouvre, d'un côté présente un damier, de l'autre un parcours constitué de cases de couleurs. À l'intérieur de la boîte, il y a deux gobelets, des dés, un sachet plastique contenant des pions pour jouer aux dames et un autre rempli de petites figurines représentant des chevaux. C'est à toi de commencer, elle dit, et elle me tend le dé. Il faut faire un six pour pouvoir commencer. C'est assez rare qu'on y parvienne du premier coup. Il faut recommencer plusieurs fois.

Le chien dort aux pieds de grand-mère, un petit chien, genre bâtard, pas très beau car il est très vieux. De temps en temps, il pète et ça pue. Mais grand-mère ne dit rien.

Encore à toi, elle dit, je ne suis pas arrivée à faire le six.

Parfois, j'ai ainsi plusieurs coups d'avance. Puis ça y est : le dé roule et sa face indique un six.

Je ne sais pas si je vais te rattraper, elle dit.

L'horloge de la salle à manger sonne, il est treize heures. C'est une horloge fabriquée dans la forêt, plus exactement dans le village de Tronçais. Elle se compose principalement d'une grande caisse en bois surmontée d'une pendule ; les chiffres y sont inscrits en romain, et il y a un trou un peu carré dans lequel

on place une clé pour remonter le mécanisme. Quand on remonte le mécanisme, on voit les gros plombs remonter aussi lentement derrière la vitre de la caisse en bois, et puis il y a aussi une grande pièce de métal ouvragé, le balancier, que l'on doit immobiliser en même temps que l'on tourne la clé.

L'horloge sonne et on tressaute, mais on fait comme si de rien n'était : nous sommes pris par le jeu.

De temps en temps, grand-mère dit :

Tiens, le facteur n'est pas encore passé, ou encore : j'ai mal dans mes articulations, il va sûrement pleuvoir. Allez, la dernière, car je dois écosser les petits pois. Tu es sûr que tu ne t'ennuies pas ?

Derrière la porte de la chambre, on entend les ronflements puissants de grand-père. Puis le chien gémit dans son rêve, il bouge les pattes, et il pète et ça sent encore super mauvais.

On joue environ une heure. Parfois plus. Puis grand-père sort de la chambre, il a les cheveux en bataille. Il vient s'asseoir en bout de table, c'est sa place. Grand-mère se lève, elle va lui chercher son café qu'elle verse dans un mazagran. En passant, elle monte le son de la télévision. Grand-père boit son café à petites gorgées, lentement ; il fait semblant de regarder la télévision, mais en fait il a les yeux dans le vide. De temps en temps, il pète lui aussi, mais ça ne sent pas mauvais, et tout le monde fait comme s'il n'avait pas entendu.

Vania, c'est ainsi que les grandes personnes le nomment quand elles parlent de lui ; ou alors on dit pépé Jean quand on s'adresse à nous, mon frère et moi — « Viens, on va aller voir maman et pépé Jean. » Quand on arrive avenue des Piliers, à La Varenne, il doit guetter à la fenêtre du rez-de-chaussée : c'est comme ça qu'il nous ouvre la lourde porte d'entrée de l'immeuble, à peine a-t-on sonné. On s'engouffre dans le couloir et déjà on peut sentir cette odeur d'ail et d'oignon, de petits pâtés en train de frire. Pépé Jean se bourre d'ail qu'il

mange cru, ce qui lui donne une haleine de chacal, alors que c'est un vieux type très attentionné, à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession. Mais il ne faut pas s'y fier. Il n'est pas le vrai père de ma mère, qui est morte vers la quarantaine, laissant ma grand-mère maternelle seule avec ses quatre enfants. Vania, ou pépé Jean, est russe. Il sait faire la cuisine russe. Lorsqu'on vient à La Varenne avec maman, il prépare des pirojkis, ces petits pâtés confectionnés avec les restes de choux, de riz, de viande de pot-au-feu et des moitiés d'œufs durs, et bien sûr beaucoup d'ail et d'oignon. C'est bon pour santé, dit pépé Jean. Quand maman et sa mère discutent dans la pièce à côté, pépé Jean et moi restons seuls. Nous sommes dans cette pièce qui sert à la fois de chambre et de salle à manger. C'est là qu'il dort seul, sur un cosy, depuis qu'une histoire de blonde flotte dans l'air, ici, avec l'odeur d'ail et d'oignon. Il me prend sur les genoux et me fait lire l'Assimil russe. Il m'aide à déchiffrer l'alphabet cyrillique en mettant son doigt nouveau sous chaque lettre et en la prononçant à haute voix, puis il me fait un signe de tête pour que je répète.

Aucun souvenir d'avoir jamais passé la nuit dans cet appartement de La Varenne-Chennevières. En revanche, nous devons venir de bonne heure le dimanche car j'ai des souvenirs de marche pour nous rendre au bord de la Marne. Des allées de peupliers, de belles façades de maisons, des portails, des jardinets : un quartier ensoleillé, résidentiel et tranquille, avec peu de commerces. Puis, au bout d'une rue, on aperçoit tout à coup le fleuve et de grands saules, et le ponton, les barques, l'île en face : c'est là que nous nous installons pour pêcher. On s'assoit là et on peut passer des heures sans se dire un seul mot. À la fin, on rentre, on s'arrête au bureau de tabac qui est à un angle de deux rues tranquilles et qui fait aussi PMU. Il fait son tiercé et puis nous revenons à l'appartement. La table est mise, maman et la grand-mère qu'on nomme mémé Barenne fument assises ; elles sont désormais silencieuses, comme si notre retour avait interrompu une conversation. Pépé Jean fait mine de rien, il va à la cuisine et rapporte le plat de pirojkis, le dépose comme un trophée sur la table. C'est délicieux. Ia lioubliou pirojkis. Pépé Jean sourit sans piper mot.

Nous nous sommes levés avant le jour pour nous rendre au bord du Cher, quelque part entre Vallon-en-Sully et Montluçon. La voiture est garée sur le bas-côté. Mon père ouvre le coffre et on attrape tout le matériel. Puis on soulève le loquet d'une barrière qui donne sur les champs. On devine la silhouette des bêtes, là-bas, sous les arbres, dans la pénombre ; il y a peut-être des taureaux, il ne faut pas faire de mouvements brusques, ne pas parler ; avancer jusqu'à une autre clôture, des barbelés qu'on soulève pour passer dessous ; encore quelques pas et on entend rouler le fleuve sur son lit de graviers. Mon père installe tout son attirail : plusieurs cannes à pêche munies de moulinets qu'il installe sur des piquets de fer fichés en terre. Il bourre sa pipe de tabac blond, d'Amsterdamer, puis frotte une allumette et l'odeur de tabac s'associe pour toujours à ces moments passés ensemble au bord du Cher. De mon côté, je n'ai qu'une seule canne à pêche et je m'éloigne à la recherche d'ablettes, ou de petites perches, du menu fretin. Peu à peu, le jour se lève doucement ; on entend les premiers chants d'oiseaux, l'herbe de la berge est mouillée, le fleuve s'écoule comme s'il montait soudain d'un ton avec le surgissement du jour. Il y a depuis peu un cirque qui s'est installé sur la place du village. Un soir, ma mère voulait que nous y allions avec mon jeune frère, tandis que mon père désirait plutôt aller à la pêche aux anguilles, à peu près au même endroit que maintenant. J'ai choisi plutôt les anguilles que le cirque. Ce n'était pas si facile : beaucoup d'hésitation. C'est comme ça que je n'ai pas été, pour la toute première fois, au cirque, mais sans regret vraiment : il y aurait sûrement d'autres occasions.

quelques chambres

Ce que dit la chambre de nous, de moi, mieux vaudrait l'ignorer activement, si on le peut — ou tout le contraire.

Ce n'est pas un rectangle, pas un carré, pas un cercle : c'est un polygone. Si l'on suit la plinthe, celle-ci se brise en segments consécutifs, avec, à chaque changement de direction, des angles plus ou moins aigus ou obtus. Un grand lit, placé au milieu d'un mur car on ne pouvait pas le placer dans un coin : aucun coin convenable ne pouvant l'accueillir. Un lit comme à la campagne, avec une large tête de lit, un pied de lit, des draps rugueux, un édredon épais. Sur un autre pan de mur, une armoire à glace qui déforme l'image quand on cherche à s'y voir. Avec, tout en haut, au-dessus d'une corniche, la silhouette d'une panthère noire en plâtre dont la moitié de la tête est brisée, laissant apparaître une tache blanche dans la pénombre. Le soir, des lueurs courent sur les murs, accompagnées par le grondement des moteurs, des coups de klaxons. En pleine nuit, le ronflement puissant d'un homme qui dort près d'un enfant qui veille, terrorisé par les hurlements lugubres d'une folle, au même étage de l'immeuble d'en face. Elle s'agrippe à une rambarde de fer sous un déferlement d'arabesques de style Art déco, en pleine tempête, de l'autre côté de la rue.

La collection de porte-clés est accrochée au mur vert pâle de la chambre. C'est un ensemble qui tape dans l'œil, une sorte de tout qui surgit, qui s'impose par la quantité : le nombre, ou plutôt l'innombrable. Il doit y avoir plus de cent porte-clés. Chacun témoigne d'une époque traversée, d'un paysage constitué de forêts problématiques, de steppes immenses, de gouffres insondables, de pics inaccessibles. Un paysage où le Grand Organisme à Mille Têtes de la Consommation des Objets félicite ceux qui le traversent de l'avoir traversé, les récompense en leur offrant un porte-clé de la marque Antar, ou bien affublé d'une mignonette, d'un scoubidou, d'une tête de nègre Banania. C'est la seule décoration de la chambre, mais c'est aussi ce qui la distingue de toutes les autres chambres.

Une chambre avec quatre lits simples, quatre armoires, un lavabo, une fenêtre donnant sur un parc en hiver. Toutes les feuilles des arbres sont tombées et l'eau du bassin circulaire qu'on devine derrière les vitres embuées est probablement gelée. Une porte s'ouvre avec fracas, une voix, toujours la même, désagréable, crie : « Réveil ! » et aussitôt une lumière forte frappe les paupières closes.

Sur la commode, un napperon blanchâtre sur lequel une grande lampe est posée, avec un abat-jour en boyau peint de figures noires : ça semble danser quand ça s'allume. Un peu plus loin, derrière un paravent, un seau dans lequel on a mélangé de la Javel avec de l'eau, le tout muni d'un couvercle. Sur le mur, une pendule à coucou avec deux cordelettes qui pendent. Au sol, un tapis de laine épaisse, un tapis volant usé avec, tout du long, des franges.

La fenêtre est ouverte sur un vaste ciel bleu. On peut, allongé sur le lit, entendre ici la mer et les oiseaux. Une chambre qui donne sur un patio si l'on se penche, et l'odeur de pâte cuite, de basilic, qui se mêle aux pétarades des Vespa et aux quelques notes d'intro de la chanson Michele, à la guitare, qu'on y cherche. L'hôtel se trouve à Meta di Sorrento ; depuis la chambre jusqu'à la plage, guère plus de dix minutes à pied. Plusieurs lits, des silhouettes allongées dans la pénombre : quelqu'un a fermé les persiennes, des voix murmurent. Une grande fille plaisante avec un jeune garçon ; ils sont allongés l'un à côté de l'autre, une tension nerveuse qui monte à la limite du supportable, à l'heure de la sieste, puis qui retombe, s'évanouit lorsqu'on ouvre à nouveau les volets. On n'entend plus alors que les cigales.